



Les 2 délivrances

« *Si Hachem ne nous avait pas délivrés, nous serions encore esclaves en Egypte.* »

Que cela signifie-t-il ?

Chaque sujet a un aspect extérieur et un regard plus profond !

Nous avons l'habitude de concevoir la Galout comme une restriction physique, et la délivrance comme étant la sortie de ce phénomène. Mais en réalité, l'esclavage en Egypte n'était pas uniquement d'ordre matériel mais aussi d'ordre spirituel.

Nous voyons cela dans la Brakha : «Al Géoulaténou véal Pédout Nafchénou» qui signifie la délivrance de l'âme. La Guémara nous enseigne que Rabbi Méir interprétait les noms.

Cela signifie que les noms ne sont pas le fruit du hasard mais ils expriment l'essence de la chose qu'ils dénomment.

Quel est le sens de Mitsraïm ? Voir michtav mééliyahou volume 2 page 17.

Le mot "mitsraïm" peut se lire aussi métsarim qui signifie étroitesse, c'est-à-dire que Mitsraïm était l'endroit que personne ne pouvait quitter, aucun esclave ne s'était enfui. C'est un symbole de la profondeur de l'impact sur tout un chacun se trouvant dans cette « enclave ».

L'impureté de l'Egypte était très forte. Nos Sages disent que son "prince" est le prince du guéhinam or le guéhinam signifie l'absence totale de spiritualité. Voir Maharal. Ainsi nos Sages disent que le peuple juif est arrivé au 49ème degré de "touma". Le roi Paro signifie

dévoilé et dévoyé comme cela est écrit au sujet du veau d'or

וירא משה את העם כי פרועה הא כי פרעה אהרן לשמצה בקמיהם

Rachi explique : paroua – dévoilé.

Cela signifie que Paro provoque que le Yetser entre en l'homme sans barrière.

Pour cela, Hachem nous a fait sortir rapidement avant qu'on soit totalement atteint par l'impureté de l'Egypte. Ce qu'il faut intégrer est que les זמנים que la Torah nous donne ne sont pas seulement une commémoration de ce qu'il s'est passé autrefois mais c'est une occasion de profiter à nouveau de ces grands moments.

En Nissan et durant Pessah, nous pouvons de nouveau nous libérer de l'impact du Yetser Hara!

Moché Brand

Brakha sur la Hagada ?

Une des mitsvot (de la Torah) que nous accomplissons durant le seder de Pessah consiste à raconter de manière à la vivre, l'histoire de la sortie d'Égypte afin de nous l'approprier, nous identifier et nous considérer comme si nous-mêmes nous étions en train de sortir d'Égypte.

Toutefois, beaucoup de commentateurs s'étonnent que contrairement à la majorité des mitsvot (telle que la consommation de la matza), nous ne faisons pas de bénédictions au moment d'accomplir cette mitsva par la lecture de la hagada.

Plusieurs réponses existent mais attardons-nous sur une en particulier. D'après le Chiboulé Aleket, il existe bel et bien une bénédiction sur la hagada, c'est celle que nous faisons à la fin de Maguid

(partie du seder où nous racontons la sortie d'Égypte) au moment de la seconde coupe de vin où nous faisons la brakha de « qui a libéré Israël ».

Le Hatam Sofer s'interroge : s'il en est ainsi, comment se fait-il que nous fassions cette bénédiction à la fin de la mitsva ? Nous savons pourtant que les bénédictions sur les mitsvot nous les récitons toujours avant de les avoir effectuées et non après.

Il répond la chose suivante : il existe un autre cas où la Brakha est récitée après la mitsva : c'est le cas de l'homme qui se convertit qui ne récitera la bénédiction sur son mikvé qu'après s'être immergé. Ceci étant expliqué par le fait qu'avant son immersion il n'est pas encore converti et n'était

donc pas encore sous le joug des mitsvot.

Or nos Sages nous disent que ce fut au moment de la sortie d'Égypte que le peuple d'Israël naquit et qu'il se retrouva sous les ailes de la présence divine. Autrement dit, qu'il se « convertit » et devint le peuple élu d'Israël.

Or, puisqu'il nous est recommandé de nous considérer au moment de la lecture de la hagada comme si nous-mêmes nous sortions d'Égypte, pendant le seder nous accédons donc en un sens à notre propre conversion (au degré supérieur de liberté et de service divin). Et c'est pour cela que nous ne pouvons faire la brakha sur la hagada qu'une fois celle-ci achevée, une fois que notre conversion ait été complétée.

G.N.

Pessa'h et Mila

La Guemara dans le traité Méguila (21a) nous enseigne qu'au cours du Chabbat et des jours de fêtes, nous devons lire dans le Pentateuque. Il s'agit des cinq premiers livres de la Torah écrits dans les rouleaux que nous connaissons tous. En parallèle, nos Sages ont également institué l'obligation de lire des extraits tirés des livres des Prophètes. Si la première injonction a une origine claire - un décret de notre maître Moché - la source de la seconde fait l'objet d'une discussion entre les commentateurs. Selon certains, le scribe Ezra en serait l'instigateur. Mais pour beaucoup d'autres, cette prescription n'est apparue que bien plus tard, à l'époque de l'empire grec. En effet, quelques années avant le miracle de Hanouka, le roi Antiochous mit en place plusieurs interdictions afin d'empêcher les juifs de pratiquer leur religion. Parmi elles, on retrouve l'interdit formel de lire la Torah. Les Sages de l'époque contournèrent donc l'interdit en sélectionnant une série de passages dans les Prophètes en rapport avec le sujet de chaque Paracha. C'est ainsi qu'ils se rendaient quittes de l'obligation de lire la Torah le Chabbat et les fêtes. Cela explique au passage l'origine du nom « Haftara ». Effectivement, la racine de ce mot en hébreu est constituée de trois

lettres. Celle-ci forme le mot פ.ט.ר qui signifie acquitter en hébreu. Et même si l'interdit de lire la Torah n'est plus en vigueur de nos jours, nous avons conservé l'habitude de lire la Haftara.

Par conséquent, en ces jours de Pessah, nous devons rajouter au cours de notre prière un passage de la Torah ainsi que des Prophètes. Les deux seront en rapport avec cette fête. Toujours dans le traité Méguila (31a), la Guemara nous indique la marche à suivre. Ainsi, le premier jour de fête, nous lirons les versets consacrés au sacrifice rituel de Pessah. Pour la Haftara, il s'agit du cinquième chapitre du livre de Yéhocoua. Nous allons tout de suite développer le lien entre cette Haftara et Pessah.

Tout d'abord, il nous faut resituer le contexte. A la mort de Moché (7 Adar), son serviteur Yéhocoua devient le nouveau guide du peuple. Les Israélites qui le compose sont nés dans le désert. En effet, la plupart de ceux qui sont sortis d'Égypte sont morts avant de pouvoir entrer en Terre sainte. C'était leur châtement pour avoir pleuré en vain, après la médisance des explorateurs. Une nouvelle génération se prépare donc à conquérir le pays promis à leurs ancêtres. Le neuf Nissan, les Israélites se mettent en route, après avoir pleuré la mort de Moché. Le lendemain, Hashem stoppa le cours du Yarden pour que Son peuple puisse le

traverser à pieds secs. Ils établissent ensuite leur campement ainsi que le Michkan à Guilgal. A ce moment, il ne leur reste plus qu'une dernière chose à accomplir : la circoncision.

De nombreux commentateurs tentent d'expliquer pourquoi ils attendirent aussi longtemps. Un premier avis rapporte que le vent du nord ne soufflait pas dans le désert. Or celui-ci est indispensable à la guérison du circoncis. Ils durent donc attendre d'entrer en Terre sainte, pour ne pas les mettre en danger. D'autres exégètes soutiennent que le seul risque était de déplacer les convalescents. Et étant donné que les déplacements dans le désert étaient imprévisibles – les Israélites étaient prévenus le jour-même qu'ils devaient plier bagage – ils bénéficièrent donc de cette dispense.

C'est donc la première fois qu'ils peuvent consommer le sacrifice de Pessah, la circoncision étant obligatoire. Cela leur donnera la force d'enchaîner immédiatement avec la capture d'une des villes les plus fortifiées en Terre sainte : Yériho. Comme le souligne Rav Dessler, cette période est propice à la délivrance et nous espérons en bénéficier nous aussi cette année amen.

Yehiel Allouche

La force de la Emouna

Imaginons que l'on rencontre un juif de l'Equateur et qu'on lui demande comment cela se passe dans son pays ? Ce qu'il fait dans la vie? Il nous répond qu'il est technicien dans les machines à laver. On lui demande: " et la parnassa, comment ça va " ? Il nous répond Grâce à D., il y a parfois de la demande et parfois c'est calme. Depuis combien de temps es-tu dans le métier ? « Depuis 20 ans ». On rentre dans les détails avec lui pour savoir quelle machine il répare... et lui nous donne tous les détails. Ensuite, on lui demande quelle marque de machine il répare. A cela, il répond « mais tu sais chez nous il n'y a pas de machines à laver, les gens lavent à la main ».

A priori cette personne est bizarre, il est technicien, réparateur de machines à laver il connaît tous les détails et ensuite il nous dit qu'il n'y a pas de machines ?

Maintenant voyons dans notre histoire de la sortie d'Egypte. Au début, Pharaon convoque les 2 sages-femmes juives : Chifra et Poua. Il leur demande comment va le travail... et il leur dit : lorsque vous verrez lors de l'accouchement si c'est un garçon vous le tuerez, si c'est une fille vous la laisserez en vie. Elles ont acquiescé et sont retournées à leur travail. Voilà que quelques temps plus tard, en apprenant que les garçons sont toujours en vie, Paro les convoque pour demander comment ça se fait ? Et voilà que les 2 sages-femmes répondent : « nous sommes désolées, nous ne sommes pas du tout sages-femmes, parce que chez nous, les femmes juives accouchent toutes seules, lorsque nous arrivons pour les accoucher c'est déjà fait... » Comment une réponse pareille est-elle possible ? C'est se moquer de Pharaon, elles auraient dû dire cette réponse dès le début, lorsqu'il les a convoquées la première fois ? Le plus étonnant c'est que Paro lui-même les laisse partir tranquillement, il aurait dû logiquement les punir pour l'insolence envers le roi et leur désobéissance ?

Pour comprendre, il faut poser une autre question : à l'époque, le monde entier tournait uniquement grâce à l'agriculture, il fallait

s'occuper de la terre à chaque moment, et pourtant la Torah nous demande de tout lâcher un jour par semaine : le jour du Chabat. Ce n'est pas très logique ? De plus, Hachem nous demande qu'une fois tous les sept ans, on ne touche pas à la terre : la Chemita. Dans la nature des choses c'est le contraire : cette coupure va certainement abîmer tout ce qu'on a travaillé ?

Rav Chlomo Levinstein répond qu'en vérité « la logique et l'illogique » c'est uniquement d'après la pensée humaine. Mais dès lors, que c'est Hachem qui ordonne telle ou telle chose, il n'y a plus de place à la logique humaine : celui qui écoute l'ordre Divin est assuré qu'aucun mal ne lui arrivera. Si nous voyons que la Torah ordonne que le 7ème jour c'est Chabat, et la personne craint Hakadoch Baroukh Hou et écoute en respectant bien le Chabat, elle est assurée que le Chabat lui sera une source de bénédictions. Mais bien sûr, sans aucune arrière-pensée pour son propre plaisir : uniquement pour Hachem.

Selon cela, nous comprenons le comportement de Chifra et Poua. Si le fait de ne pas écouter Paro est le fruit de leur réflexion qu'il est cruel de tuer des enfants, c'est vrai qu'elles auraient dû trouver une autre réponse plus plausible et qui puisse convaincre Paro. Mais puisque le refus de tuer les garçons provient d'une crainte d'Hakadoch Baroukh Hou comme dit le verset : (Chémot 1-17) « et les sages-femmes ont craint Hachem et elles n'ont pas fait comme leur a dit le roi d'Egypte ». Il n'était donc plus nécessaire de donner une réponse compréhensible à Pharaon. Et même si à priori la réponse est « tirée par les cheveux », il leur est assuré qu'elle sera acceptée par le roi d'Egypte et il ne va pas du tout mal le prendre.

Nous apprenons de ce passage une grande leçon : celui qui suit le chemin de la Torah et qui accomplit les préceptes d'Hachem, sans rentrer dans « la logique humaine », il marche kavyahol « main dans la main » avec Hachem, il lui est assuré qu'il ne lui arrivera aucun mal. Qu'Hachem nous aide à pouvoir Le suivre et accomplir toutes les Mitsvots avec cœur et avec uniquement le désir de Le servir. Avec ceci nous verrons de grandes délivrances avec la venue du Machiah. Amen !!!

E.Z.

Emouna et reconnaissance

Le soir du seder dans la hagada, nous citons des versets faisant référence à la sortie d'Egypte.

Ces versets sont tirés de la parcha Ki Tavo qui nous détaille les versets qu'un homme devait déclamer lorsque celui-ci apportait l'offrande des prémices au Temple.

Question : comment se fait-il que nos Sages aient choisi comme texte de référence les versets d'usage lors de l'offrande des prémices et non pas directement ceux qui nous sont rapportés concernant la sortie d'Egypte qui sembleraient plus appropriés ?

Le Chaharei Azmanim répond : le Maharal nous explique que ce qui est central pendant la fête de Pessah est la reconnaissance que nous devons avoir envers Hachem. En effet, cette fête étant centrée sur la foi / la émouna, il nous serait impossible d'y accéder sans avoir une pleine conscience au préalable de tous les bienfaits qu'Hachem nous a déjà prodigués. La conscience du passé est indispensable pour avoir foi au futur.

Ainsi, le soir du seder, lorsque nous racontons la hagada, nous nous appuyons sur le texte récité au moment de l'offrande des prémices qui avait pour but d'exprimer notre reconnaissance pour Hachem. Ce texte a été privilégié sur la possibilité de baser la hagada directement sur les versets du récit purement factuel ou cette dimension de reconnaissance aurait été absente.

L'importance de la Emouna

Un Midrash rapporté par Rachi au début de la paracha de Béchalah nous raconte que lors de la plaie de l'obscurité, il eut une hécatombe qui décima les 4/5 de la population d'Israël (ceux qui n'avaient pas assez de mérites pour pouvoir vivre le moment de la délivrance).

Toutefois, au cours de l'histoire d'Israël dans le désert, la Torah nous conte à plusieurs reprises les méfaits d'un fameux duo Datane et Aviram qui se constituait chef de file à la moindre occasion pouvant mener à une rébellion. Question : si 4/5 de la population n'a pas pu accéder à la délivrance, comment se fait-il que ce duo de mécréant notoire ait pu survivre pour mériter la délivrance d'Égypte ?

Le Roch répond : il est vrai que Datan et Aviram étaient de manière certaine des gens de la pire espèce. Toutefois, la valeur principale qui fit mériter la délivrance n'était pas la piété mais la foi en la délivrance. Et de cette foi ils n'en étaient pas dépourvus.

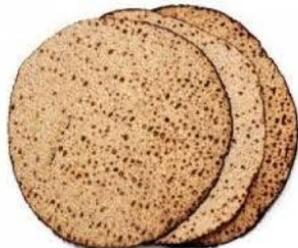
De notre côté, nous pouvons rapporter des exemples similaires qui nous permettront de comprendre en quoi la foi et la croyance peuvent être si prédominantes.

Par exemple, il est écrit que celui qui ne croit pas au monde futur n'aura pas accès à celui-ci. Ou encore que l'homme qui ne croit pas à la résurrection des morts ni prendra pas part.

Nos Sages de la kabbale expliquent que cela ne constitue nullement un simple châtement pour avoir contrevenu à un des principes de la foi. Cependant, l'homme de par la force de sa foi fournit lui-même l'essence, la vitalité nécessaire à ce que cette réalité puisse prendre forme pour lui. C'est pour cela qu'une carence à ce niveau provoque irrémédiablement une impossibilité d'accéder au cadeau divin auquel n'aurait été fourni la moindre vitalité.

G.N.

Pour recevoir
Shalshet News par mail,
ou pour
dédicacer un numéro (150€),
Contactez-nous :
shalshet.news@gmail.com



Qui Tniyot ?

Il existe un très ancien Minhag, rapporté par le Rama (473,1), de ne pas manger de Kitnyot (mot souvent traduit par « légumineuses » mais on s'y penchera un peu plus tard) et même si le sujet est très vaste, nous tenterons d'en rapporter les bases. La Michna Pessa'him (35a) nous enseigne que nous pouvons fabriquer les Matsot avec différentes céréales : le blé, l'orge, l'avoine, l'épeautre et le seigle. La Guémara explique que ces céréales ont la particularité de devenir 'Hamets tandis que les autres, même si elles gonflent, cela ne sera pas une fermentation mais plutôt une putréfaction. La Guémara continue en disant que cela ne va pas d'après Rabbi Yo'hanan Ben Nouri (sans mauvais jeu de mots) qui autorise le riz car d'après lui il devient 'Hamets. La majorité des Richonim ne tranche pas comme celui-ci car la Guémara plus loin (114b) raconte que Rav Houna consommait du riz à Pessa'h. Et ainsi tranche donc la plupart des Richonim : seules ces cinq céréales seront 'Hamets. Cependant, certains Richonim écrivent de ne pas consommer toutes sortes de légumineuses et cela pour plusieurs raisons. Le Smak écrit que ses maîtres avaient l'habitude de ne pas en manger puisqu'on peut en faire du pain et certaines personnes risqueraient de se tromper et de consommer du véritable 'Hamets. Le Rama écrit alors que dans ses contrées on avait la coutume de ne pas en manger. Cependant, Rabeinou Yérouham note que ceci est un Minhag erroné si ce n'est qu'on veuille se comporter ainsi personnellement et individuellement. Le Beth Yossef le rapporte et ajoute que de son temps, personne ne faisait attention à ces 'Houmrot exceptés certains Ashkenazim. La plupart des Sefaradim ont donc suivi l'avis du Choul'han Aroukh (473,1) et ont autorisé les Kitnyot à Pessa'h, et les 'Houmrot que nous faisons à ce sujet aujourd'hui ne sont apparues que plus tardivement.

Quant aux raisons de ce Minhag, le Michna Beroura rapporte aussi qu'il y a un risque que des graines des cinq céréales se soient mélangées parmi les Kitnyot. Dans le Bihour Halakha, il est ramené au nom de Rabeinou Manoah, que certaines années où la pluie n'est pas abondante, il peut arriver que les graines de blé ressemblent à du riz, ainsi 'Hakhamim ont préféré interdire toutes les céréales et légumineuses. Rabeinou Manoah écrit aussi que les légumineuses sont généralement une nourriture de Avélout qui n'ont pas leur place sur une table de fête, il rajoute même que la joie de Yom Tov ne se fait qu'à travers la viande et le vin et non pas à travers des légumes.

La définition de Kitnyot est difficile à cerner. Le Rama interdit la moutarde puisque celle-ci pousse dans des épis, ce qui ressemble aux cinq céréales. Le Taz écrit quant à lui que toutes les graines qui ressemblent dans leur aspect physique aux cinq céréales ne seront pas consommées. Le Michna Beroura note que pour tout ce qui est mis en tas lors de la récolte, il y aura lieu de les appeler Kitnyot. Il en ressort que tout ce qui ressemble d'une quelconque manière aux cinq céréales s'appellera Kitnyot. Enfin, certains interdiront toutes les légumineuses par manque de connaissance exacte de leur définition. Il est tout de même intéressant de rapporter les paroles du Rav Moché Feinstein qui pense que puisque cela n'est « qu'un Minhag », on n'interdira que les espèces qui existaient à l'époque de son institution, il autorise donc les pommes de terre (dont on peut faire de la farine et des gâteaux) car n'ayant fait leur apparition en Europe qu'au 17ème siècle.

Haim Bellity

Nous sortons d'Égypte

Il est écrit que le soir de Pessah, chaque homme doit se sentir concerné par la sortie d'Égypte comme si lui-même était en train de sortir.

Question : comment pouvons-nous nous sentir directement impliqués par la sortie d'Égypte alors que nous n'y avons jamais mis les pieds ?

Le Sefer Panim Yafot répond qu'au moment de la sortie d'Égypte le peuple d'Israël ne disposait pas d'assez de mérites pour prétendre pouvoir être délivré.

Hachem, dans Sa miséricorde, vint associer aux mérites de nos pères les mérites des générations futures qui viendront fêter Pessah et mangeront Matsa et Maror. Et c'est une des réponses que nous donnons aux 4 enfants : c'est pour/par cela qu'Hachem m'a fait sortir d'Égypte.

Or, lorsque nous prenons conscience que le mérite de notre propre seder fait partie intégrante des mérites indispensables qui nous ont permis d'être libérés d'Égypte, nous pouvons ressentir que nous avons une participation concrète, active, actuelle et en direct à la sortie d'Égypte.

G.N.

Brakha après les verres ?

Le Choul'han Aroukh (siman 473, halakha 2) stipule que lorsque l'on boit le verre du kiddouch à Pessah, on ne doit pas faire la brakha a'haron sur ce verre. Le Rav Ben Tzion Abba Chaoul demande : puisque de manière générale le récit de la hagadda dure assez longtemps (au moins 1h30), ce qui correspond à un temps bien plus long que le temps limite pour faire la brakha a'haron (72 min), comment se fait-il alors qu'on n'ait pas demandé de faire une brakha après avoir bu ce verre ? Effectivement, certains Richonim demandent de faire cette brakha, mais d'après le Choul'han Aroukh la question reste. De plus, il est à noter que dès qu'on a commencé le récit de la hagadda, on ne peut rien boire ni manger (voir Michna Broura, siman 473, saïf katan 4 et siman 474 saïf katan 4) donc on voit d'ici qu'on ne peut pas boire donc le temps de digestion sera dépassé. Le Rav Ben Tzion Abba Chaoul reste donc sans réponse (voir Or Letsione, Vol. 3, pages 160 et 161).

Le Min'ha Chlomo répond que puisque que l'on est en train de s'occuper de la hagadda, cela est comparé au besoin de la séouda et donc ce n'est pas une interruption (quand bien même on aurait dépassé le chiour de digestion dans le temps, le birkat de la séouda acquitte aussi ce premier verre puisqu'il est lié à la séouda). Le Rav Zilberstein ramène que le Rav Chlomo Zalman était étonné qu'on ne fasse pas la brakha a'haron et qu'il était difficile de dire qu'il faut raccourcir la hagadda pour ne pas dépasser le chiour des 72 min. Il ramène son beau-père, le Rav Eliyachiv, qui, lorsqu'il voyait qu'on dépassait 72 min, faisait la brakha a'haron ('hidouch gadol). Certains veulent répondre que puisque c'est un verre de mitsva et que ce n'est pas pour un profit qu'il boit mais juste pour la mitsva cela ne pose pas de problème. (*Min'ha Yits'hak, Vol. 5, siman 102 ; Tsits Eliezer, Vol. 12, siman 1 ; Mikré Kodech Pessa'h, Vol. 2, siman 30 ; Techouva Veanagot, Vol. 1, siman 305.*)



L'Afikoman cachée, oubliée

Il est rapporté dans le Choul'han Aroukh (siman 477, halakha 2) que si on a fini son repas le soir du seder et qu'on décide de faire le Birkat Amazon ou bien qu'on fait mayim a'haronim et qu'on oublie de manger l'afikomane, on n'a pas besoin de refaire la brakha du motsi. Bien que toute l'année, dans un même cas, on doit refaire motsi puisqu'on a détaché notre esprit du repas, ici c'est différent puisqu'on doit accomplir la volonté d'Hachem, à savoir manger l'afikomane, on peut donc la manger sans brakha (voir Michna Broura, saïf katan 8). Il est rapporté dans le Choul'han Aroukh (siman 480, halakha 1) que si on n'a pas bu le 4ème verre accoudé, il faut le reboire accoudé et refaire la brakha haguéfen puisque l'on ne comptait pas reboire un autre verre a priori.

Le Rav Ben Tzion Aba Chaoul ramène une question au nom des a'haronim qui demandent: quelle différence avec l'afikomane pour laquelle on a dit que l'on ne refait pas la brakha puisqu'on part du principe que ce n'est pas l'esprit de l'homme qui décide mais la volonté d'Hachem ? Pourquoi ne dit-on pas la même chose pour le 4ème verre, à savoir que même si l'on doit recommencer à boire ce serait sans brakha puisqu'il s'agit de la volonté d'Hachem, comme le cas de l'afikomane ?! Le Rav tranche que la halakha est safek brakhot léakel et qu'on ne refait pas haguéfen sur ce verre. (*Or Letsion, 'hélek 3, page 155 dans les commentaires.*) Toutefois, Rav Ovadia tranche que celui qui fait la brakha a largement sur qui s'appuyer ('Hazon Ovadia, page 126).

Mikhael Attal

La Téfila : l'un de nos plus grands « Rékhouch »

Il est écrit à la fin du passage déclarant « qu'Hachem tient Sa promesse faite à Israël » (« Baroukh Chomer Hafta'hato ») : « véa'harei khène yétseou birkhouch gadol » (après quoi, ils sortirent avec une grande fortune).

Et la hagada d'enchaîner son récit avec le fameux chant « Véhi chéameda », moment où d'après le Ari Zal, nous levons notre coupe en chantant et en louant avec kavana la gloire et l'élévation de la Chékhina (qui, à l'instar de la sortie d'Égypte, se révélera encore plus prodigieusement lors de la venue du Machia'h).

Or, la lettre « Vav », étant comme on le sait une conjonction de coordination, introduisant ce passage (par le terme « Véhi »), montre qu'il existe un lien (voir un prolongement) avec le passage précédent, et plus particulièrement avec la phrase le clôturant (véa'haraei khène yétseou birkhouch gadol).

Reste à comprendre la nature de ce lien ?

Afin de saisir cela, le Rav Aaron Teitelbaum introduit son commentaire par les paroles de l'Admour de Belz Zatsal expliquant le lien existant entre l'une des parties d'un des pésoukim du « Nichmate kol 'hai » déclarant: « Miléfanimé mimitsrayime guéaltanou, Hachem Elokeinou... », et sa conclusion disant « Oumé'hodayime rayime vérabime vénèèmanime dilitanou (et de nombreuses maladies intenses et" fiabes" tu nous as sauvés)".

Et l'Admour de Belz de rapporter la guémara dans Avoda Zara (55a) s'interrogeant sur la compréhension d'un passouk dans la sidra de Ki Tavo (28-59) disant : « Et Hachem rendra alors prodigieuses tes plaies et les plaies de ta descendance, des plaies intenses et" fiabes" ("néèmanote") et des maladies malignes et" fiabes" ("néèmanime").

Que signifie exactement les termes « malignes » ("Rayime") et" fiabes""("Nèèmanime") qualifiant les maladies qu'Hachem enverra ' Hass Véchalom, si le klal Israël enfreint Sa volonté. Et la guémara d'expliquer :

1. Rayime : « béchli'houtane » : « Ces maladies sont mauvaises lorsqu'Hachem les enverra »

2. Néèmanime : « bichvouatame » : Ces maladies sont « fiabes », « de confiance », quant aux serments qu'elles ont prêtés à Hachem, lorsque ce dernier les a envoyés pour frapper le monde.

Et la Guémara d'interpréter cette dernière expression : « A l'instant où Hachem compte envoyer des souffrances, des maladies à un homme, il fait prêter serment à ces maladies (à leurs anges qui en sont les préposés) et dit à chacune d'entre elles : « Jure que tu partiras toucher cette personne tel et tel jour, et que tu ne le quitteras (lui permettant ainsi de guérir) que tel et tel jour, à telle et telle heure, et qu'à travers tel et tel traitement médicamenteux administré par tel et tel médecin ».

Cependant, il existe un remède puissant qu'Hachem a donné au klal Israël, lui permettant d'annuler les serments de ces maladies, et de faire en sorte que chaque personne victime de maux douloureux, en soit délivrée bien avant le terme prévu par l'Eternel : «Il s'agit de la Téfila faite avec kavana et exprimée par une bouche préservée de toutes mauvaises paroles (voir le Chlah Hakadoch, traité Tamid, perek dérekh 'haim, tokhé'hate moussar) »

En effet, c'est bien cette idée que vient corroborer le « Nichmate kol 'hai » : La preuve que des " 'hodayime rayime Vérabime" et

pourtant « néèmanime", dilitanou (tu nous sauves, Hachem, prématurément des souffrances, des maladies pourtant « fiabes » au départ , de par leur serment que tu leur as fait prêter), réside dans le fait que « miléfanimé mimitsrayim guéaltanou » («Hachem, tu nous as délivrés bien avant le terme des 400 ans d'exil égyptien que tu avais pourtant prévu au départ lors de l'alliance entre les morceaux »).

Or, c'est bel et bien le puissant pouvoir de la Téfila, qui fit qu'Hachem abrégé nos souffrances en Égypte de 190 ans ; comme le souligne la Sidra de Chémot (2-23,24) : « Vataal chavéatame el Haélokime mine haavoda » (leur plainte monta vers Hachem et suscita, de par leur « avoda » du cœur : « la Téfila », le fait que ce dernier se souvint de Son alliance avec les Avot, de délivrer Son peuple en abrégant les souffrances de l'exil).

On comprend ainsi à travers ces propos précités, le lien (d'où le Vav ha'hibour du terme"Véhi") établi entre l'expression : « Véa'harei khène yétseou birkhouch gadol », et le passage de « véhi chéameda ».

En effet, l'un des plus grands « Ré'houch » ("bien, fortune", hormis la Torah) que nous avons fait sortir d'Égypte et qui abrégé notre exil de 190 ans, reste et demeure : « la Téfila et son puissant pouvoir ».

C'est bien cette dernière promesse « chéameda laavoteinou vélanou » (qui a soutenu nos ancêtres et qui nous soutient nous-mêmes à chaque génération) qui nous sauve de toutes souffrances (comme ce fut le cas pour nos ancêtres en Égypte).

Yaacov Guetta

Le temps, c'est la vie

L'année juive a un double commencement. Elle commence en Tichri et en Nissan. La Torah fixe l'année avec Roch-Hachana, mais donne la sanctification des mois à partir de la Sortie d'Égypte. C'est un peu comme l'être humain : il naît à un moment, mais ne devient responsable de ses actes que plus tard. Ainsi, il y a un début d'année selon le physique de l'Histoire ; tandis que la vie spirituelle qui lui donne son sens à l'occasion de cette « Bar-Mitsva » du temps, c'est Nissan.

Nous employons volontiers l'expression le «Cycle du Temps». C'est un cycle en raison de l'image géométrique et physique qu'évoque le calendrier : on en tourne les pages et on recommence à nouveau l'almanach ; on scrute les circonvolutions des constellations et les repères astronomiques qui sont périodiques.

Le temps est à la fois vectoriel et cyclique. Imaginons un pendule animé d'un mouvement circulaire régulier, il détermine un cône. Supposons un être parti de la base de ce pendule et en ascension lente mais régulière vers le point fixe du haut. Notre « voyageur »

parcourt la circonférence de base en s'élevant et puis dessinera une spirale, il repassera sur les mêmes axes ou génératrices du cône, il aura des mouvements circulaires de plus en plus réduits, il avancera vers son sommet en repassant par des cycles plus courts donc plus fréquents sur telle ou telle autre facette du volume balayé. Il en est de même avec l'Histoire d'Israël en progression depuis « Lekh Lékhha , va pour ton bien » intimé à notre patriarche Abraham et jusqu'à « En ce jour, D. sera Un et Son Nom Un ».

Dans ce mouvement de l'Histoire, les événements prennent place dans le rythme qui marque les astres en tant que « pendule du Temps ». La périodicité du calendrier est régulière et les cycles sont marqués par la rotation autour d'un cylindre... , dont la base se parcourt en un an. Ce « mouvement d'un an dans le mouvement » serait celui de notre « voyageur » autour de la tige qu'il gravit en lui empruntant de grandes périodicités hélicoïdales.

Ainsi, dans l'année, comme dans les générations et les siècles, nous nous retrouvons à un certain nombre de points tels

que les mois de Tichri, Nissan ou Chavou'oth et ces moments-là sont ceux que la Torah désigne par Mo'èd, des rendez-vous. Ils le sont en tant que « Zeman 'Hérouténoù », une rencontre où il y a un temps de délivrance, pour l'affranchissement ; il y a « Zeman Matan Toraténoù », c'est un temps où est distribuée la Torah, c'est Chavou'oth ; il y a un « Zeman Sim'haténoù », c'est Souccot, le temps de l'épanchement pour la joie ...

Disons enfin que Zeman qui désigne le Temps, implique aussi les notions « d'invitation » et de « prédisposition » (comme Zimoune ou Hazmanah). En d'autres termes, le monde qui nous est préparé a un but, nous sommes appelés à y jouer un rôle pour lequel nous sommes dotés : c'est le sens de la première Mitsva ordonnée à Israël en Égypte : le Kiddouch Hazemane, agencer le calendrier par Nissan, c'est-à-dire sacrifier le « Temps » et les « circonstances » de la Providence. C'est l'invitation à l'Histoire sainte...

Texte extrait de la préface de Rav Frankforter Chlita sur notre ouvrage « Le Calendrier hébraïque » publié en Nissan 5748 – 1988. Yosseph Stioui